

## Les pleurs de Jésus

### Table des matières

Les pleurs de Jésus.....	1
EMV 609 – Réaction de Marie à la mort de Jésus.....	1
EMV 609 – Marie reçoit Jésus sur ses genoux.....	3
EMV 610 – La mise au tombeau. Les gestes et la tendresse de Marie pour son Fils .....	5
EMV 610 – La terrible angoisse de Marie au tombeau. La prière qu'elle adresse au Fils.....	7
EMV 610 – La mise au tombeau. Paroles de Marie au groupe qui l'accompagne. Sa confiance en la Résurrection.....	9
EMV 610 – Dictée de Jésus sur la douleur de Marie.....	16
EMV 611 – La fermeture du tombeau et la douleur de Marie.....	16
EMV 611 – Le chemin du tombeau au Cénacle.....	20
EMV 612 – La lamentation de la Vierge .....	27
EMV 613 – Jésus commente la douleur de la Vierge .....	36

### EMV 609 – Réaction de Marie à la mort de Jésus

609.24 Marie quitte la poitrine de Jean, et lève la tête pour regarder son Jésus. Elle l'appelle, car elle le voit mal dans la faible lumière, d'ailleurs ses pauvres yeux sont pleins de larmes. Trois fois elle l'appelle : " Jésus ! Jésus ! Jésus ! " C'est la première fois qu'elle l'appelle par son nom depuis qu'il est sur le Calvaire. Enfin, grâce à un éclair qui forme une sorte de couronne sur la cime du Golgotha, elle le voit, immobile, tout penché, la tête complètement inclinée vers l'avant et à droite, au point de toucher l'épaule avec la joue, et les côtes avec le menton, et elle comprend. Elle tend ses mains, qui tremblent dans l'air obscurci et crie :

« Mon Fils ! Mon Fils ! Mon Fils ! »

Puis elle écoute... Elle a la bouche ouverte comme si elle pouvait lui servir à mieux écouter, et les yeux dilatés pour voir, pour voir... Elle ne peut croire que son Jésus n'est plus...

Jean lui aussi a regardé et écouté, et il a compris que tout est fini. Il prend Marie dans ses bras et cherche à l'éloigner en disant :

« Il ne souffre plus. »

Mais avant que l'apôtre ne termine sa phrase, Marie, qui a compris, se dégage, tourne sur elle-même, se penche vers le sol, porte les mains à ses yeux et s'écrie :

« Je n'ai plus de Fils ! »

Alors elle vacille, et tomberait même, si Jean ne la recueillait sur son cœur. Puis il s'assied par terre pour mieux la soutenir sur sa poitrine, jusqu'à ce que les Marie remplacent l'apôtre auprès de la Mère. Elles ont en effet pu s'approcher sans être retenues par le cercle supérieur des soldats car, maintenant que les juifs se sont enfuis, ils se sont rassemblés sur la petite place qui est au-dessous pour commenter l'événement.

Marie-Madeleine s'assied là où était Jean, et étend presque Marie sur ses genoux. La soutenant entre ses bras et sa poitrine, elle embrasse son visage exsangue, renversé sur son épaule compatissante. Marthe et Suzanne se servent d'une éponge et d'un linge trempés dans le vinaigre, pour laver ses tempes et ses narines, pendant que sa belle-sœur, la bonne Marie, femme d'Alphée, lui baise les mains en l'appelant d'une voix déchirante. Dès que la Vierge rouvre les yeux et tourne vers elle un regard que la douleur rend pour ainsi dire hébété, elle lui dit :

« Ma fille, ma fille chérie, écoute... dis-moi que tu me vois... Je suis ta Marie... Ne me regarde pas ainsi !... »

Et après que le premier sanglot a ouvert la gorge de Marie et que ses premières larmes coulent, elle ajoute :

« Oui, oui, pleure... Ici avec moi, comme près d'une maman, ma pauvre, ma sainte fille. »

Puis quand elle l'entend dire : « Oh ! Marie ! Marie ! tu as vu ? », elle gémit :

« Oui ! oui... mais... mais... ma fille... oh ! ma fille !... »

Elle ne trouve rien d'autre à dire et hoquette, en pleurs désolés auxquels font écho toutes les autres, c'est-à-dire Marthe et Marie, la mère de Jean et Suzanne.

Les autres saintes femmes ne sont plus là. Je pense qu'elles sont parties et avec elles les bergers, quand on a entendu ce cri de femme...

### **EMV 609 – Marie reçoit Jésus sur ses genoux**

609.32. Joseph enlève son manteau et demande à Jean de l'imiter et de tenir les échelles pendant qu'ils montent avec des leviers et des tenailles [pour enlever le corps de Jésus à la Croix].

Tremblante, Marie s'est levée, soutenue par les femmes, et s'approche de la croix.

Pendant ce temps, les soldats s'en vont, leur besogne terminée. Longinus, avant de descendre de la plateforme inférieure, se tourne du haut de son cheval pour regarder Marie et le Crucifié. Puis le bruit des sabots résonne sur les pierres et celui des armes contre les cuirasses, et il s'éloigne.

(...)

Marie s'assied déjà au pied de la croix, en lui tournant le dos, prête à recevoir son Jésus sur ses genoux. (...)

609.33 Arrivés à terre, ils voudraient l'étendre sur le drap qu'ils ont placé sur leurs manteaux, mais Marie veut qu'il lui soit remis. Elle a ouvert son manteau en le laissant pendre d'un côté et écarte les genoux pour faire un berceau à son Jésus.

Pendant que les disciples se retournent pour lui donner son Fils, la tête couronnée d'épines de Jésus retombe en arrière, et ses bras pendent vers la terre et frotteraient le sol de ses mains blessées si la pitié des saintes femmes ne les retenaient pas pour l'empêcher.

Le voilà sur les genoux de sa Mère... Il ressemble à un grand enfant fatigué qui dort pelotonné sur les genoux maternels. Marie a passé son bras droit derrière les épaules de son Fils et le gauche au-dessus de l'abdomen pour le

soutenir aux hanches. La tête de Jésus repose sur l'épaule maternelle. Elle l'appelle... l'appelle de sa voix déchirante. Puis elle le détache de son épaule et le caresse de sa main gauche, prend et étend ses mains et, avant de les croiser, elle les baise et pleure sur les blessures. Puis elle lui caresse les joues, spécialement là où il y a des bleus et de l'enflure, elle baise les yeux enfoncés, la bouche restée légèrement tordue vers la droite et entrouverte.

Elle voudrait remettre ses cheveux en ordre, comme elle l'a fait pour la barbe souillée de sang, mais son geste rencontre les épines. Elle se pique pour enlever cette couronne, mais tient à s'en charger elle-même, de la seule main qu'elle a de libre. Elle repousse tout le monde en disant :

« Non ! Non ! C'est moi qui le fais. »

On dirait qu'elle a entre ses doigts la tendre tête d'un nouveau-né tant elle y met de la délicatesse. Et quand enfin elle parvient à enlever cette couronne de torture, elle se penche pour soigner par ses baisers toutes les éraflures des épines.

De sa main tremblante, elle sépare les cheveux en désordre, les repeigne, elle pleure et elle parle tout doucement. Elle essuie de ses doigts les larmes qui tombent sur les pauvres chairs glacées et couvertes de sang, et elle pense les nettoyer avec son voile, encore ceint autour des reins de Jésus. Elle en tire à elle une extrémité et se met à nettoyer et à essuyer les membres saints. Elle ne cesse de lui caresser le visage, puis les mains, les genoux couverts de contusions, avant de remonter pour essuyer le corps sur lequel coulent des flots de larmes.

C'est en faisant cela que sa main rencontre l'ouverture du côté. La petite main, couverte d'un linge fin, entre presque entièrement dans le large trou de la blessure. Marie se penche pour voir dans la demi-clarté qui s'est formée, et elle voit. Elle voit le côté ouvert et le cœur de son Fils. Elle pousse un hurlement. C'est comme si une épée ouvrait son propre cœur. Elle crie, puis se renverse sur son Fils et paraît morte, elle aussi.

609.34 On la secourt, on la reconforte, on veut lui enlever le divin Mort. Elle gémit :

« Où vais-je te mettre ? Dans quel lieu qui soit sûr et digne de toi ? »

Joseph, tout courbé en une inclination respectueuse, la main ouverte appuyée sur sa poitrine, propose :

« Rassure-toi, Femme ! Mon tombeau est neuf et digne d'un grand homme. Je le lui donne. Et Nicodème, mon ami, a déjà porté au tombeau les aromates qu'il veut lui offrir personnellement. Mais, je t'en prie, puisque le soir approche, laisse-nous faire... C'est la parascève. Sois bonne, Femme sainte ! »

Jean et les femmes la supplient dans le même sens, de sorte que Marie les laisse se saisir de son Fils sur ses genoux. Elle se lève pendant qu'on l'enveloppe dans le drap, et elle les prie d'une voix angoissée :

« Oh ! Faites doucement ! »

Nicodème et Jean par les épaules, Joseph par les pieds, soulèvent la dépouille, enveloppée dans le drap, mais aussi étendue sur les manteaux qui font office de brancard, et ils descendent par le chemin.

Marie, soutenue par sa belle-sœur et Marie-Madeleine, suivie par Marthe, Marie, femme de Zébédée, et Suzanne, qui ont ramassé les clous, les tenailles, la couronne, l'éponge et le roseau, descend vers le tombeau.

Sur le Calvaire restent les trois croix. Celle du milieu est nue et les deux autres ont leur trophée vivant qui meurt.

<p style="text-align: center;"><b>EMV 610 – La mise au tombeau. Les gestes et la tendresse de Marie pour son Fils</b></p>
---

[Le groupe, composé notamment de Nicodème, de Joseph d'Arimatee, de Marie-Madeleine, de Jean, de Marie est au tombeau]

Pendant que, dans un coin, ils préparent les bandes et les aromates sur une espèce de console à la lumière de deux torches, Marie se penche sur son Fils en pleurant, et de nouveau elle l'essuie avec le voile qui entoure encore les reins de Jésus. C'est l'unique toilette que reçoit le corps de Jésus, celle des larmes maternelles, et si elles sont copieuses et abondantes, elles ne servent pourtant qu'à enlever superficiellement et partiellement la poussière, la sueur et le sang de ce corps torturé.

Marie ne se lasse pas de caresser ces membres glacés. Avec une délicatesse encore plus grande que si elle touchait celles d'un nouveau-né,

elle prend les pauvres mains déchirées, les serre dans les siennes, en baise les doigts, les allonge, cherche à réunir les lèvres des blessures comme pour les soigner ou du moins les rendre moins douloureuses, elle applique sur ses propres joues ces mains qui ne peuvent plus caresser et elle gémit, elle gémit dans son atroce douleur. Elle redresse et joint les pauvres pieds qui s'abandonnent, comme s'ils étaient mortellement épuisés de tant de chemin parcouru pour nous. Mais ils ont été trop déplacés sur la croix, surtout celui de gauche qui reste pour ainsi dire à plat, comme s'il n'avait plus de cheville.

Puis elle revient au corps, si froid et déjà rigide, et le caresse. Elle voit une nouvelle fois la déchirure de la lance. Maintenant que le Sauveur est couché sur le dos sur la table de pierre, elle est ouverte et béante comme une bouche, permettant de mieux voir la cavité thoracique (la pointe du cœur se voit distinctement entre le sternum et l'arc costal gauche ; deux centimètres environ au-dessus se trouve l'incision faite par la pointe de la lance dans le péricarde et le cœur, longue d'un bon centimètre et demi alors que l'ouverture externe du côté droit est d'au moins sept centimètres). De nouveau, Marie crie comme sur le Calvaire. Il semble que la lance la transperce, tant elle se tord de douleur en portant les mains à son cœur, transpercé comme celui de Jésus. Que de baisers sur cette blessure, pauvre Mère !

Puis elle revient à la tête renversée et la redresse, car elle est restée légèrement inclinée en arrière et fortement à droite. Elle cherche à fermer les paupières qui s'obstinent à rester entrouvertes, et la bouche toujours ouverte, contractée, un peu tordue à droite. Elle peigne les cheveux, qui hier seulement étaient beaux et qui sont devenus un enchevêtrement alourdi par le sang. Elle démêle les mèches les plus longues, les lisse sur ses doigts, les enroule pour leur rendre la forme des doux cheveux de son Jésus, si soyeux et si bouclés. Et elle ne cesse de gémir car elle se souvient de l'époque de son enfance... C'est la raison fondamentale de sa douleur : le souvenir de l'enfance de Jésus, de son amour pour lui, de ses soins qui redoutaient même l'air vif pour la petite créature divine, et la comparaison avec ce que les hommes ont fait de lui.

610.4 Sa lamentation me fait souffrir, tout comme son geste quand elle gémit :

« Que t'ont-ils fait, que t'ont-ils fait, mon Fils ? »

Ne pouvant le voir ainsi nu, raide, sur une pierre, elle le prend dans ses bras en lui passant le bras sous les épaules, en le serrant de l'autre main sur sa

poitrine et elle le berce, avec le même mouvement qu'à la grotte de la Nativité. Tout cela me fait pleurer et souffrir comme si une main me fouillait le cœur.

<b>EMV 610 – La terrible angoisse de Marie au tombeau. La prière qu'elle adresse au Fils</b>
--

610.5 (...)

Marie se tient près de la pierre de l'onction et caresse, contemple, gémit et pleure. La lumière tremblante des torches éclaire par instants son visage et je vois de grosses larmes rouler sur les joues très pâles d'un visage ravagé. Et j'entends toutes les paroles, très distinctement bien que murmurées entre les lèvres, d'un vrai colloque de son âme avec l'âme de son Fils. Je reçois l'ordre de les écrire.

610.6 « Mon pauvre Fils ! Que de blessures !... Comme tu as souffert ! Vois ce qu'ils t'ont fait !... Comme tu es froid, mon Fils ! Tes doigts sont glacés, et comme ils sont inertes ! Ils paraissent brisés. Jamais, pas même dans le sommeil le plus abandonné de l'enfance, ni dans la lourdeur de ta fatigue d'artisan, ils n'étaient ainsi... Et comme ils sont glacés ! Pauvres mains ! Donne-les à ta Maman, mon trésor, mon amour saint, mon amour ! Regarde comme elles sont transpercées ! Mais regarde, Jean, cette déchirure ! Oh ! les cruels ! Donne à ta Maman cette main blessée. Que je te la soigne. Oh ! je ne te ferai aucun mal... J'emploierai baisers et larmes, et je te les réchaufferai de mon souffle et de mon amour. Fais-moi une caresse, mon Fils ! Tu es de glace, moi je brûle de fièvre. Ma fièvre sera soulagée par ta glace et ta glace s'adoucira au contact de ma fièvre. Une caresse, mon Fils ! La dernière remonte à peu de temps, mais j'ai l'impression que cela fait des siècles... Des mois entiers se sont passés sans caresses de ta part, mais ils me semblaient être des heures, parce que j'attendais toujours ton arrivée, et de chaque jour je faisais une heure, de chaque heure une minute, pour me dire que tu n'étais pas éloigné d'une ou de plusieurs lunes, mais seulement de quelques jours, mais seulement de quelques heures. Pourquoi le temps est-il devenu si long ? Quel tourment inhumain ! Parce que tu es mort. Ils t'ont tué ! Tu n'es plus sur la terre ! Non ! En quelque endroit que j'envoie mon âme chercher la tienne et l'embrasser — puisque te trouver, te posséder, te sentir, était la vie de ma chair et de mon esprit —, en quelque endroit que je te cherche avec le flot de mon amour, je ne te trouve plus, je ne te trouve plus ! Il ne me reste de toi que cette dépouille froide, cette dépouille sans âme ! O âme de mon Jésus, ô âme de mon Christ, ô âme de mon Seigneur, où es-tu ? Pourquoi avez-vous enlevé son âme à mon Fils, hyènes cruelles unies à Satan ? Et pourquoi ne m'avez-

vous pas crucifiée avec lui ? Avez-vous eu peur d'un second crime ? (Sa voix devient de plus en plus forte et déchirante.) Et qu'était-ce de tuer une pauvre femme, pour vous qui n'avez pas hésité à tuer Dieu fait chair ? N'avez-vous pas commis un second crime ? Et n'est-il pas le plus infâme de laisser une mère survivre à son Fils mis à mort ? »

610.7 Marie, qui en haussant la voix avait également levé la tête, revient se pencher sur le visage éteint de Jésus et parle à lui seul :

« Ici, dans ce tombeau, nous aurions au moins été ensemble, comme nous l'avons été pendant l'agonie sur le bois, et nous aurions fait ensemble le voyage au-delà de la vie et à la rencontre de la Vie. Mais si je ne puis te suivre dans ce voyage, je peux rester ici à t'attendre. »

**EMV 610 – La mise au tombeau. Paroles de Marie au groupe qui l'accompagne. Sa confiance en la Résurrection**

Elle se redresse et dit à haute voix à ceux qui sont présents :

« Eloignez-vous tous. Moi, je reste. Enfermez-moi ici avec lui. Je l'attends. Qu'est-ce que vous dites ? Que ce n'est pas possible ? Pourquoi n'est-ce pas possible ? Si j'étais morte, ne serais-je pas ici, couchée à son côté, en attendant d'être décomposée ? Je resterai à côté de lui, mais à genoux. J'étais là à son premier vagissement, une nuit de décembre. Je le serai maintenant dans cette nuit du monde privé du Christ. Ah ! c'est une vraie nuit ! La Lumière n'est plus ! Nuit glaciale ! L'Amour est mort ! Que dis-tu, Nicodème ? Je me contamine ? Son sang n'est pas contamination. Je ne me suis pas contaminée en l'engendrant. Ah ! comme tu es sorti, toi, Fleur de mon sein, sans déchirer des fibres, mais vraiment comme la fleur du narcisse parfumé qui éclot de l'âme du bulbe matrice et donne une fleur même si l'étreinte de la terre n'a pas été sur la matrice. Floraison virginale qui se réalise en toi, ô mon Fils venu de l'étreinte céleste et né dans l'éclat des splendeurs célestes. »

610.8 Déchirée, la Mère se penche de nouveau sur son Fils, étrangère à tout ce qui n'est pas lui, et elle murmure doucement :

« Mais toi, mon Fils, te souviens-tu de cet éclat de splendeurs qui revêtait toutes choses tandis que ton sourire s'ouvrait au monde ? Te souviens-tu de la lumière béatifique que le Père envoya des Cieux pour envelopper le mystère de ta floraison et te faire trouver moins repoussant ce monde obscur, pour toi qui étais Lumière et venais de la Lumière du Père et de l'Esprit Paraclet ? Et maintenant ? Tout est nuit et froid... Quel froid ! Quel froid ! J'en frissonne. Il fait plus froid qu'en cette nuit de décembre. J'éprouvais alors la joie de t'avoir auprès de moi pour me réchauffer le cœur. Et nous étions deux à t'aimer... Maintenant... Maintenant, je suis seule et mourante moi aussi. Mais je t'aimerai pour deux : pour ceux qui t'ont si peu aimé qu'ils t'ont abandonné au moment de ta souffrance ; je t'aimerai pour ceux qui t'ont haï ; je t'aimerai pour le monde entier. Tu ne sentiras pas le froid du monde. Tu ne m'as pas ouvert les entrailles pour naître, mais pour que tu ne sentes pas le froid, je suis prête à me les ouvrir et à t'enfermer dans mon sein. Te souviens-tu comme il t'a aimé, ce sein, ce petit germe palpitant ?... Il est toujours le même. Oui, c'est mon droit et mon devoir de Mère. C'est mon désir. Il n'y a que ta Mère qui puisse l'avoir, et qui puisse éprouver pour son Fils un amour aussi grand que l'univers. »

610.9 Elle a peu à peu haussé la voix, et c'est maintenant avec force qu'elle déclare :

« Partez. Moi, je reste. Vous reviendrez dans trois jours et nous sortirons ensemble. Ah ! Revoir le monde appuyée à ton bras, mon Fils ! Comme il sera beau à la lumière de ton sourire ressuscité ! Le monde frémissant au pas de son Seigneur ! La terre a tremblé quand la mort t'a arraché l'âme et que de ton cœur est sorti ton esprit. Cette fois, elle va trembler, non plus d'horreur et de douleur, mais d'un suave frémissement que je ne connais pas, mais dont ma féminité a l'intuition, qui émeut une vierge quand, après une absence, elle entend le pas de son époux arrivant pour les noces. Mieux encore : la terre frémit d'un saint tressaillement, pareil à celui qui m'a bouleversée au plus profond de mon être quand le Seigneur un et trine vint sur moi, et quand la volonté du Père unie au feu de l'Amour créa la semence dont tu es venu, ô mon saint Petit, mon Enfant, tout à moi ! Oui, tu tiens tout de moi ! Chaque enfant a un père et une mère, même les bâtards. Mais toi, c'est ta Maman seule qui a formé ta chair de rose et de lys, ainsi que ces broderies de veines bleues comme nos rivières de Galilée, et ces lèvres de grenade, ces cheveux plus gracieux que la toison blonde des chèvres de nos collines, ou encore ces yeux qui ressemblent à deux petits lacs de Paradis. Non, ils sont plutôt de l'eau d'où coule l'unique et quadruple fleuve du lieu de délices, et qui emporte dans ses quatre branches l'or, l'onix, le béryl et l'ivoire, les diamants, les palmes, le miel, les roses et les richesses infinies : ô Phison, ô Gehon, ô Tigre, ô Euphrate, vous êtes un chemin pour les anges qui se réjouissent en Dieu, un chemin pour les rois qui t'adorent, Essence connue ou inconnue, mais vivante, et présente même dans le cœur le plus obscur ! C'est ta Maman seule qui t'a fait cela grâce à son " oui " ... De musique et d'amour je t'ai formé, de pureté et d'obéissance je t'ai composé, ô ma joie ! 610.10 Qu'est-ce que ton cœur, sinon la flamme du mien qui s'est partagée pour se condenser en une couronne autour du baiser de Dieu à sa Vierge. Voilà ce qu'est ton cœur. Ah ! »

(Le cri est déchirant au point que Marie-Madeleine et Jean accourent pour la secourir. Les autres n'osent pas mais, en pleurs et voilées, elles jettent un coup d'œil par l'ouverture.)

« Ah ! ils te l'ont brisé ! Voilà pourquoi tu es si froid et moi aussi ! Tu n'as plus en toi la flamme de mon cœur et moi je ne puis plus continuer à vivre du reflet de cette flamme, qui était mienne et que je t'ai donnée pour te faire un cœur. Viens ici, sur ma poitrine ! Avant que la mort me tue, je veux te réchauffer, je veux te bercer. Je te chantais : " Il n'y a pas de maison, il n'y a pas de nourriture, il n'y a que la douleur. " Quelles paroles prophétiques ! Douleur,

douleur, douleur pour toi comme pour moi ! Je te chantais : “ Dors, dors sur mon cœur. ” Il en est de même maintenant : dors ici, ici, ici... »

Déchirée et déchirante, elle s'assied sur le bord de la pierre, prend Jésus sur ses genoux, passe un de ses bras derrière elle, pose la tête de son Fils sur son épaule et y appuie la sienne, et, en le tenant serré contre sa poitrine, elle le berce et le couvre de baisers.

610.11 Nicodème et Joseph s'approchent et placent sur une sorte de siège, de l'autre côté de la pierre, des vases, des bandes, un linceul propre et un bassin rempli d'eau, me semble-t-il, ainsi que des tampons de charpie.

A cette vue, Marie demande à haute voix :

« Que faites-vous là ? Que voulez-vous ? Le préparer ? Pourquoi ? Laissez-le sur les genoux de sa maman. Si j'arrive à le réchauffer, il ressuscitera plus tôt. Si j'arrive à consoler le Père et à le consoler lui de la haine déicide, le Père pardonnera plus tôt, et lui reviendra plus tôt. »

La Douleureuse délire presque.

« Non, je ne vous le donnerai pas ! Je l'ai donné une fois, une fois je l'ai donné au monde et le monde n'en a pas voulu. Il l'a tué parce qu'il ne voulait pas de lui. Maintenant, je ne le donne plus ! Que dites-vous ? Que vous l'aimez ? Bon ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas défendu ? Vous avez attendu, pour lui dire que vous l'aimiez, qu'il ne puisse plus vous entendre. Quel pauvre amour que le vôtre ! Mais si vous craigniez le monde au point de ne pas oser défendre un innocent, vous deviez au moins me le rendre, à moi, sa Mère, pour lui permettre de défendre son Enfant. Elle savait qui il était et ce qu'il méritait. Quant à vous... vous l'avez eu pour Maître, mais vous n'avez rien appris. N'est-ce pas vrai ? Est-ce que je mens ? Mais vous ne voyez pas que vous ne croyez pas à sa Résurrection ? Vous y croyez ? Non. Pourquoi êtes vous là, en train de préparer bandes et aromates ? Parce que vous estimez que c'est un pauvre mort, aujourd'hui glacé, demain décomposé, et c'est pour cela que vous voulez l'embaumer. Laissez là vos pommades. Venez adorer le Sauveur avec le cœur pur des bergers de Bethléem. Regardez : dans son sommeil, c'est seulement un homme fatigué qui se repose. Comme il s'est fatigué de son vivant ! Il s'est exténué jusque dans ces dernières heures !... Maintenant, il repose. Pour moi, pour sa Maman, ce n'est qu'un grand Enfant épuisé qui dort. Son lit et sa chambre sont bien misérables, mais son premier berceau n'était pas plus beau, ni sa première demeure plus plaisante. Les bergers adorèrent le Sauveur

pendant son sommeil d'enfant. Vous adorez le Sauveur pendant son sommeil de triomphateur de Satan. Alors, comme les bergers, allez annoncer au monde : " Gloire à Dieu ! Le Péché est mort ! Satan est vaincu ! Paix sur la terre et dans les Cieux entre Dieu et l'homme ! " Préparez les chemins pour son retour. Je vous envoie, moi que la maternité rend prêtresse rituelle. Allez. J'ai dit que je refuse. Je l'ai lavé de mes larmes, et cela suffit. Le reste est inutile, et ne vous imaginez pas le mettre sur lui. Il sera plus facile pour lui de se relever s'il est dégagé de ces bandes funèbres et inutiles. Pourquoi me regardes-tu ainsi, Joseph ? Et toi, Nicodème ? L'horreur de cette journée vous a-t-elle rendus hébétés ? Avez-vous perdu la mémoire ? Ne vous le rappelez-vous pas ? " A cette génération mauvaise et adultère qui cherche un signe, il ne sera donné que le signe de Jonas... De même, le Fils de l'homme restera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. " Ne vous en souvenez-vous pas ? " Le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes qui le tueront, mais le troisième jour il ressuscitera. " Ne vous le rappelez-vous pas ? " Détruisez ce Temple du vrai Dieu et en trois jours je le ressusciterai. " Ce Temple, c'était son corps. Tu hoches la tête ? Tu me plains ? Tu me crois folle ? Mais comment ? Il a ressuscité des morts, et il ne pourrait pas se ressusciter lui-même ? 610.12 Jean ?

– Mère !

– Oui, appelle-moi " mère ". Je ne peux vivre à l'idée que personne ne m'appellera plus ainsi ! Jean, tu étais présent quand il a ressuscité la fille de Jaïre et le jeune homme de Naïm. Ils étaient bien morts, eux, n'est-ce pas ? Ce n'était pas seulement un lourd sommeil ? Réponds.

– Ils étaient morts. La fillette depuis deux heures, le jeune homme depuis un jour et demi.

– Et ils se sont levés à son commandement ?

– Ils se sont levés à son commandement.

– Vous avez entendu ? Vous deux, vous avez entendu ? Mais pourquoi hochez-vous la tête ? Peut-être voulez-vous dire que la vie revient plus vite chez un homme jeune et innocent. Mais mon Enfant est l'Innocent ! Il est l'éternellement jeune. Il est Dieu, mon Fils !... »

Marie jette un regard déchirant et fiévreux sur les deux hommes qui, accablés mais inexorables, disposent les rouleaux des bandes désormais

trempées dans les aromates. Elle a étendu son Fils sur la pierre avec la délicatesse d'une mère qui dépose son nouveau-né dans son berceau. Elle fait deux pas, se penche au pied du lit funèbre, où Marie-Madeleine pleure à genoux. Elle la saisit par l'épaule, la secoue, l'appelle :

« Marie, réponds-moi. Ils pensent que Jésus ne peut pas ressusciter parce qu'il est un homme et qu'il est mort de blessures, mais ton frère n'était-il pas plus âgé que lui ?

– Si.

– N'était-il pas devenu tout entier une plaie ?

– Si.

– N'était-il pas décomposé avant même de descendre au tombeau ?

– Si.

– Et n'est-il pas ressuscité au bout de quatre jours d'asphyxie et de putréfaction ?

– Si.

– Et alors ? »

610.13 Un silence grave et prolongé lui répond. Puis avec un cri inhumain, Marie vacille en portant une main à son cœur. Ils la soutiennent, mais elle les repousse. Du moins, elle paraît les repousser, car en réalité elle rejette ce qu'elle est seule à voir. Et elle crie :

« Arrière ! Arrière, cruel ! Pas cette vengeance-là ! Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre ! Tais-toi ! Ah ! il me mord le cœur !

– Qui, Mère ?

– Oh, Jean, c'est Satan ! Satan qui dit : “ Il ne ressuscitera pas. Aucun prophète ne l'a annoncé. ” Dieu très-haut ! Aidez-moi tous, vous qui êtes des esprits bons et des personnes pieuses ! Ma raison vacille ! Je ne me rappelle plus rien. Que disent les prophètes ? Que dit le psaume ? Ah ! qui va me répéter les passages qui parlent de mon Jésus ? »

C'est Marie-Madeleine qui, de sa voix d'orgue, récite le psaume de David sur la Passion du Messie.

Marie, soutenue par Jean, redouble de larmes, qui tombent sur son Fils mort. Celui-ci en est inondé. La Mère s'en aperçoit, elle l'essuie et dit à voix basse :

« Tant de larmes... alors que, lorsque tu avais si soif je n'ai pas pu t'en donner une seule goutte. Et maintenant... je t'inonde ! Tu ressembles à un arbuste sous une épaisse rosée. Viens ici, que la Maman t'essuie, mon Fils! Tu as goûté à tant d'amertume ! Que sur tes lèvres blessées ne tombe pas aussi l'amertume et le sel des larmes maternelles!... »

Puis elle appelle à haute voix :

« Marie ! David ne dit pas... Connais-tu Isaïe ? Dis-moi ses paroles... »

Marie-Madeleine récite le passage sur la Passion et finit dans un sanglot :

« ...il a livré sa vie à la mort et fut compté parmi les malfaiteurs, lui qui a enlevé les péchés du monde et a prié pour les pécheurs.

– Ah ! Tais-toi ! Pas la mort ! Pas livré à la mort ! Non, non ! Ah ! que votre manque de foi, allié à la tentation de Satan, me met le doute au cœur ! Devrais-je ne pas te croire, mon Fils, ne pas croire à ta sainte parole ? Parle à mon âme ! Des rives lointaines où tu es allé délivrer ceux qui attendaient ta venue, que ton âme s'adresse à mon âme qui l'attend, à mon âme qui est ici, toute prête à l'écouter. Dis à ta Mère que tu reviens. Dis : “ Le troisième jour, je ressusciterai. ” Je t'en supplie, mon Fils et Dieu ! Aide-moi à protéger ma foi. Satan enroule ses anneaux autour d'elle pour l'étrangler. Il a détourné sa tête de serpent de la chair de l'homme, car tu lui as arraché cette proie, mais maintenant il a enfoncé ses crocs venimeux dans la chair de mon cœur et il en paralyse les battements, la force et la chaleur. Mon Dieu ! Ne permets pas que je me méfie ! Ne laisse pas le doute me glacer ! Ne donne pas à Satan la liberté de m'amener au désespoir ! Mon Fils ! Mets ta main sur mon cœur. Elle chassera Satan. Pose-la sur ma tête. Elle y ramènera la lumière. Sanctifie mes lèvres par une caresse, pour qu'elles aient la force de dire : “ Je crois ” même contre tout un monde qui ne croit pas. Ah ! quelle douleur c'est de ne pas croire ! Père ! Il faut beaucoup pardonner à ceux qui ne croient pas. Car, quand on ne croit plus... quand on ne croit plus... toute horreur devient facile. Je peux te

l'affirmer... moi qui éprouve cette torture. Père, pitié des sans-foi ! Donne-leur, Père saint, donne-leur, au nom de cette Hostie consumée et de moi, hostie qui se consume encore, donne ta foi aux sans-foi ! »

610.14 Un long silence s'intalle.

Nicodème et Joseph font un signe à Jean et à Marie-Madeleine.

« Viens, Mère. »

C'est Marie-Madeleine qui parle pour chercher à éloigner Marie de son Fils et à séparer les doigts de Jésus entrelacés dans ceux de Marie qui les couvre de baisers en pleurant.

Marie, solennelle, se redresse. Elle étend une dernière fois les pauvres doigts exsangues, pose la main inerte de Jésus le long de son corps. Puis elle baisse les bras vers la terre et, bien droite, la tête légèrement renversée, elle prie et offre. On n'entend pas un mot. Mais par toute son attitude, on comprend qu'elle prie. C'est vraiment la Prêtresse à l'autel, la Prêtresse au moment de l'offertoire. " Offerimus praeclarae majestati tuae de tuis donis, ac datis, hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam... ".

Puis elle se tourne :

« Faites-le donc. Mais il ressuscitera. C'est inutilement que vous vous défiez de ma raison et que vous êtes aveugles à la vérité qu'il vous a révélée. C'est inutilement que Satan cherche à attaquer ma foi. Pour racheter le monde, il manque aussi la torture que Satan vaincu fait endurer à mon cœur. Je la subis et l'offre pour ceux qui viendront. Adieu, mon Fils ! Adieu, mon enfant ! Adieu, mon petit ! Adieu... Adieu... Saint... Bon... Très aimé et aimable... Beauté... Joie... Source de salut... Adieu... Sur tes yeux... sur tes lèvres... sur tes cheveux d'or... sur tes membres glacés... sur ton cœur transpercé... oh ! sur ton cœur transpercé... mes baisers... mes baisers... mes baisers... Adieu... Adieu !... Seigneur ! Pitié pour moi ! »

## **EMV 610 – Dictée de Jésus sur la douleur de Marie**

610.16 Jésus dit :

« La torture de Marie a continué par des assauts périodiques jusqu'à l'aube du dimanche. J'ai eu, dans la Passion, une seule tentation. Mais ma Mère, la Femme, a expié pour la femme, coupable de tout mal, de très nombreuses fois. Et Satan s'est acharné sur la Victorieuse avec une férocité décuplée.

Marie l'avait vaincu. Elle a connu la plus atroce tentation. Tentation contre sa chair de Mère. Tentation contre son cœur de Mère. Tentation contre son âme de Mère. Le monde s'imagine que la Rédemption s'est achevée avec mon dernier soupir. Non. Ma Mère l'a accomplie, en y ajoutant sa triple torture pour racheter la triple concupiscence, en luttant pendant trois jours contre Satan qui voulait l'amener à nier ma Parole et à ne pas croire en ma Résurrection. Marie fut la seule qui continua à croire. Si elle est grande et bienheureuse, c'est aussi en raison de cette foi.

Tu as aussi connu cela, ce tourment qui fait écho à mes angoisses de Gethsémani. Le monde ne comprendra pas cette page. Mais " ceux qui sont dans le monde sans être du monde " la comprendront et leur amour pour ma douloureuse Mère en sera renforcé. C'est pour cela que je te l'ai donnée.

Va en paix avec notre bénédiction. »

## **EMV 611 – La fermeture du tombeau et la douleur de Marie**

Ils roulent la lourde pierre du tombeau dans son logement. Les longues branches d'un rosier ébouriffé descendent du haut de la grotte vers le sol et semblent frapper à cette porte de pierre et dire : " Pourquoi te fermes-tu devant une mère en pleurs ? " Ils paraissent verser eux aussi des larmes de sang de leurs pétales rouges qui s'effeuillent, avec les corolles qui s'étendent le long de la pierre sombre et les boutons serrés qui frappent contre l'inexorable fermeture.

611.3 Mais bientôt cette porte du tombeau sera mouillée d'un autre sang et d'autres larmes. Marie, jusqu'alors soutenue par Jean et relativement tranquille malgré ses sanglots, se dégage de l'apôtre et, avec un cri qui, je crois, a fait trembler jusqu'aux fibres des plantes, elle se jette contre la porte, s'attaque à sa saillie pour la repousser. Elle s'écorche les doigts et se brise les ongles sans y parvenir, et elle fait pression jusque avec sa tête contre la saillie rêche. Son

gémissement a quelque chose du rugissement d'une lionne qui s'évanouit sur le seuil de la trappe où sont enfermés ses lionceaux, pleine de tendresse et féroce dans son amour de mère.

Elle n'a plus rien de la douce Vierge de Nazareth, de la femme patiente que l'on connaissait jusque là. Elle est une mère, seulement et simplement la mère liée à son enfant par toutes les fibres de sa chair et de son amour. C'est la plus vraie " maîtresse " de cette chair qu'elle a engendrée, l'unique maîtresse après Dieu, et elle refuse que cette " propriété " lui soit dérobée. C'est la " reine " qui défend son diadème : son fils.

Toute la révolte et toutes les rébellions qu'en trente-trois ans toute autre femme aurait eues contre l'injustice du monde envers son enfant, toutes les férocités saintes et licites que toute autre mère aurait eues durant ces dernières heures pour frapper et tuer de ses mains et de ses dents les assassins de son enfant, tout ce que, par amour du genre humain, elle a toujours dompté, s'agitent maintenant dans son cœur, bouillonnent dans son sang. Mais malgré la douleur qui la fait délirer, elle reste douce, elle ne fait pas d'imprécations, elle ne s'acharne pas. Elle demande seulement à la pierre de s'ouvrir, de la laisser passer, car sa place est à l'intérieur, là où se trouve Jésus. Elle demande seulement aux hommes, impitoyables dans leur pitié, de lui obéir et d'ouvrir.

Après avoir frappé et ensanglanté de ses mains la pierre qui résiste, elle se tourne et s'appuie, les bras ouverts, en embrassant encore les deux bords de la pierre puis, avec sa grande majesté de Mère douloureuse, elle ordonne :

« Ouvrez ! Vous refusez ? Eh bien, moi je reste ici. Ce n'est pas possible à l'intérieur ? Alors ici, à l'extérieur. C'est ici que sont mon pain et mon lit. C'est ici qu'est ma demeure. Je n'ai pas d'autres maisons ni d'autre but. Quant à vous, partez. Retournez dans ce monde affreux. Moi, je reste là où il n'y a ni cupidité, ni odeur de sang.

– Tu ne peux pas, Femme !

– Tu ne peux pas, Mère !

– Tu ne peux pas, ma chère Marie ! »

Ils cherchent à lui détacher les mains de la pierre, effrayés par ces yeux dont ils ne connaissent pas la lueur qui les rend durs et impérieux, vitreux, phosphorescents.

611.4 Mais la violence n'est pas le fait des doux, et les humbles ne savent pas persister dans l'orgueil... Et Marie perd soudain la véhémence de sa volonté et le caractère impérieux de son commandement. Elle reprend son doux regard de colombe torturée, perd la majesté de son attitude. Elle fait un geste suppliant et elle joint les mains en implorant :

« Laissez-moi ! Au nom de vos morts, au nom des vivants que vous aimez, ayez pitié d'une pauvre mère !... Ecoutez... Ecoutez mon cœur. Il a besoin de paix pour perdre ce battement cruel. Il s'est mis à battre ainsi là-haut, sur le Calvaire. Chaque coup de marteau blessait mon Enfant... et retentissait dans mon cerveau et dans mon cœur... Ma tête est pleine du bruit des chocs, et mon cœur palpite au rythme des coups, sur les mains, sur les pieds de mon Jésus, de mon petit Jésus... Mon Enfant ! Mon Enfant !... »

Sa torture, qui paraissait calmée après sa prière au Père, près de la table de l'onction, reprend soudain. Tous pleurent.

« J'ai besoin de n'entendre ni cris ni coups. Or le monde est rempli de voix et de rumeurs. Toute voix me rappelle le " grand cri " qui a pétrifié le sang dans mes veines, et toute rumeur me semble être le son du marteau sur les clous. J'ai besoin de ne pas voir de visages d'hommes. Or le monde est plein de visages... Cela fait presque douze heures que je vois des visages d'assassins... Judas... les bourreaux... les prêtres... les juifs... Tous, tous des assassins !... Au loin ! Au loin !... Je ne veux plus voir personne... En tout homme, il y a un loup et un serpent. J'éprouve à l'égard de l'homme dégoût et peur... Laissez-moi ici, sous ces arbres paisibles, sur cette herbe fleurie... D'ici peu, il y aura les étoiles... Elles ont toujours été ses amies et les miennes... Hier soir, elles ont tenu compagnie à notre solitaire agonie... Elles savent tant de choses... Elles viennent de Dieu... Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu !... »

Elle pleure et s'agenouille.

« Paix, mon Dieu ! Il ne me reste que toi !

611.5 – Viens, ma fille ! Dieu te donnera la paix. Mais viens. Demain, c'est le sabbat pascal. Nous ne pourrions pas venir t'apporter de quoi manger...

– Je ne veux pas de nourriture ! Je veux mon Enfant ! Je me rassasie de ma douleur et me désaltère de mes larmes... Ici... Entendez-vous comme pleure ce petit duc ? Il pleure avec moi, et d'ici peu les rossignols en feront autant. Et demain, dans le soleil, ce sera au tour des calandres, des fauvettes et de tous les oiseaux qu'il aimait, et les tourterelles viendront avec moi pour frapper cette pierre et dire : " Lève-toi, mon amour, et viens ! Amour qui te tiens dans les fentes du rocher, dans les retraites escarpées, que je voie ton visage, que j'entende ta voix ! " Ah ! que dis-je ! Les assassins sournois ont eux aussi interpellé Jésus avec les mots du Cantique des Cantiques ! Oui, venez, filles de Jérusalem, voir votre Roi portant le diadème dont l'a couronné sa patrie le jour de son mariage avec la mort, le jour de son triomphe de Rédempteur !

– Regarde, Marie ! Les gardes du Temple arrivent. Partons, pour qu'ils ne crachent pas sur toi leur mépris.

– Les gardes ? Leur mépris ? Non : ce sont des lâches, des lâches. Et si je marchais sur eux, terrible dans ma douleur, ils fuiraient comme Satan devant Dieu. Mais je me souviens que je suis Marie... et je ne les frapperai pas comme j'en aurais le droit. Je resterai bonne... ils ne me verront même pas. Et s'ils me voient et me demandent : " Que veux-tu ? ", je leur rétorquerai : " L'aumône de respirer l'air embaumé qui sort de cette fente. " J'ajouterai : " Au nom de votre mère. " Tous ont une mère... le bon larron l'a dit aussi...

– Mais ces gens sont pires que des larrons. Ils vont t'insulter.

– Y aurait-il encore une insulte que je ne connaisse pas après celles d'aujourd'hui ? »

611.6 C'est Marie-Madeleine qui trouve la raison qui peut plier la Douleuse à l'obéissance.

« Tu es bonne, tu es sainte, tu as la foi, et tu es courageuse. Mais nous, que sommes-nous ?... Tu le vois, la plupart ont fui, ceux qui restent tremblent. Le doute, qui est déjà en nous, nous dominerait. Toi, tu es la Mère. Tu n'as pas seulement des droits et des devoirs sur ton Fils, mais des devoirs et des droits sur ce qui appartient à ton Fils. Tu dois revenir avec nous, parmi nous, pour nous rassembler, pour nous rassurer, pour nous infuser ta foi. Tu l'as dit, après ton juste reproche à notre poltronnerie et à notre mécréance : " Il lui sera plus facile de ressusciter s'il est débarrassé de ces bandes inutiles. " Moi, je te le déclare : " Si nous arrivons à nous unir dans la foi en sa Résurrection, il ressuscitera plus vite. Nous l'appellerons par notre amour... " Mère, Mère de

mon Sauveur, reviens avec nous, toi qui es l'amour de Dieu, pour nous donner cet amour que tu possèdes ! Veux-tu donc que la pauvre Marie de Magdala que Jésus a sauvée avec tant de pitié se perde de nouveau ?

– Non, on me le reprocherait. Tu as raison. Je dois revenir... aller à la recherche des apôtres... des disciples... de la famille... de tous... pour leur dire : “ croyez ” et “ il vous pardonne ”... A qui ai-je déjà dit ces mots ? ... Ah ! A Judas. Il faudra... oui, il faudra le rechercher, même lui... car c'est le plus grand pécheur... »

Marie reste la tête inclinée sur la poitrine, elle tremble presque de dégoût, puis elle reprend :

« Jean, tu iras à sa recherche et tu me l'amèneras. Tu dois le faire, et je dois le faire. Père, que cela aussi soit pour la édemption de l'humanité. Allons. »

### **EMV 611 – Le chemin du tombeau au Cénacle**

Elle se lève. Ils sortent du jardin à moitié obscur. Les gardes les regardent sortir sans intervenir.

611.7 La route, poussiéreuse et ravagée par la marée humaine qui l'a parcourue et frappée de ses pieds, de ses pierres et de ses matraques, fait une courbe autour du Calvaire pour rejoindre la route principale, parallèle aux murs. Les traces de l'événement y sont encore plus visibles. Par deux fois, Marie pousse un cri et se penche pour étudier le sol avec une mauvaise lumière, car il lui semble voir du sang et elle pense que c'est celui de son Jésus. Mais, à ce qu'il me semble, ce ne sont que des morceaux d'étoffe déchirés dans la mêlée de la fuite. Le petit torrent, qui court le long de la route, gazouille doucement dans l'épais silence qui envahit tout. La ville paraît abandonnée, tant il n'en provient que du silence.

Voici le petit pont qui conduit au rude chemin du Calvaire et, en face, la Porte Judiciaire. Avant de passer dessous et de disparaître, Marie se retourne pour porter un dernier regard vers le sommet du Calvaire... et elle verse des larmes désolées. Puis elle dit :

« Allons-y. Mais conduisez-moi. Je ne veux pas voir Jérusalem, ses rues, ses habitants.

– Oui, oui, mais pressons-nous. Ils vont fermer les portes et, comme tu vois, leur garde est renforcée. Rome craint des soulèvements.

– Elle a raison. Jérusalem est un repaire de tigres ! C'est une tribu d'assassins, une horde de brigands. Et ce n'est pas seulement vers les biens matériels, mais vers les vies humaines que ces usurpateurs tendent leurs griffes rapaces. 611.8 Cela fait trente-deux ans qu'ils dressent des pièges contre la vie de mon Enfant... C'était un agneau de lait et de rose, c'était un petit agneau aux cheveux d'or frisés... Il savait à peine dire " Maman ", faire ses premiers pas et rire de ses petites dents entre ses lèvres de clair corail, quand ils sont venus pour l'égorger... Ils prétendent maintenant qu'il avait blasphémé, violé le sabbat, poussé à la révolte, visé au trône, péché avec les femmes... Mais qu'avait-il fait, alors ? Quel blasphème pouvait-il avoir proféré s'il savait à peine appeler sa maman ? Que pouvait-il violer de la Loi, si lui, l'éternel Innocent, était alors aussi le petit innocent de l'homme ? Quelle révolte pouvait-il soulever s'il ne savait pas même faire un caprice ? A quel trône aurait-il visé ? Il avait son trône sur la terre et au Ciel, et il n'en demandait pas d'autre. Au Ciel, il avait le sein du Père, et sur terre il avait mon sein. Jamais il n'a eu un regard sensuel, et vous, qui êtes jeunes et belles, vous pouvez le certifier. Mais à cette époque... L'exercice de ses sens se bornait au besoin de tiédeur et de nourriture, et il était plein d'amour, oui, mais pour mon sein tiède, pour y poser son petit visage et dormir ainsi, et pour mon sein duquel mon amour s'écoulait en lait... Oh ! mon enfant !... Et ils voulaient ta mort ! C'est la vie, ton unique trésor, qu'ils voulaient t'enlever. Ils voulaient enlever sa mère au fils, son fils à la mère, pour nous rendre les plus misérables et les plus désolés de l'univers. Pourquoi ôter la vie au Vivant ? Pourquoi vous arroger le droit de retirer ce miracle qu'est la vie, le bien de la fleur et de l'animal, le bien de l'homme ? Mon Jésus ne vous demandait rien, ni argent, ni bijoux, ni maison. Il en avait une, petite et sainte, et il l'avait quittée par amour pour les hommes, ces hyènes. La demeure qu'a le petit de l'animal, il y avait renoncé pour vous, et c'est pauvre et seul qu'il a parcouru le monde, sans même le lit que lui avait construit le Juste, sans même le pain que lui cuisait sa Maman, et il a dormi là où c'était possible, il a mangé comme il l'a pu : chez des gens honnêtes comme tout fils d'homme, ou sur la couchette formée par l'herbe des prés, veillé par les étoiles. Assis à une table, ou partageant avec les oiseaux de Dieu les grains de blé et les fruits des ronces sauvages. Il ne vous demandait rien, mais, au contraire, il vous donnait. Il voulait seulement la vie pour vous donner la Vie par sa parole. Et vous, et toi, Jérusalem, vous l'avez dépouillé de la vie. Es-tu rassasiée et repue de son sang et de sa chair ? Ou cela ne te suffit-il pas encore ? Et toi, hyène après avoir été vampire et vautour, veux-tu te repaître de son cadavre, et, loin d'être rassasiée d'opprobres et de tourments, veux-tu

encore t'acharner et jouir de déshonorer ses dépouilles et de revoir ses spasmes de douleur, ses tremblements, ses hoquets, ses convulsions en moi, la Mère de celui que vous avez tué ? 611.9 Sommes-nous arrivés ? Pourquoi vous arrêtez-vous ? Cet homme, que veut-il de Joseph ? Que dit-il ? »

En fait Joseph a été accosté par un des rares passants et, dans le silence absolu de la ville déserte, on entend très bien leurs paroles.

« On sait que tu es entré dans la maison de Pilate : tu as profané la Loi, et tu en rendras compte ! La Pâque t'est interdite ! Tu es devenu impur.

– Toi aussi, Elchias. Tu m'as touché, or je suis tout couvert du sang du Christ et de sa sueur de mort !

– Ah ! Horreur ! Ecarte-toi ! Eloigne de moi ce sang !

(...)

Elchias s'enfuit et va buter contre les femmes. Il le comprend, et lance une injure grossière à Marie.

611.10 Jean, sans un mot, fait un saut de panthère et le jette à terre, il le maintient avec ses genoux, lui serre les mains autour du cou et lui intime :

« Demande-lui pardon ou je t'étrangle, démon ! »

Il ne le lâche que lorsque l'homme, pressé et à moitié asphyxié par les mains de Jean, geint :

« Pardon. »

Mais son cri a attiré la ronde.

« Halte-là ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Encore des séditions ? Arrêtez-vous tous, ou vous serez frappés. Qui êtes-vous ?

– Joseph d'Arimathie et Nicodème, autorisés par le Proconsul à ensevelir le Nazaréen mis à mort, qui reviennent du tombeau avec sa Mère, son disciple, ainsi que ses parents et amis. Cet homme a offensé la Mère de Jésus et on l'a obligé à demander pardon.

– C’est tout ? Il fallait l’étrangler. Allez ! Soldats, arrêtez cet homme. Que veulent-ils d’autre, ces vampires ? Même le cœur des mères ? Salut, juifs !

– Quelle horreur ! Mais ce ne sont plus des hommes... Jean, sois bon avec eux. Prends en compte le souvenir de mon Jésus — qui est aussi ton Jésus : il prêchait le pardon.

– Mère, tu as raison. Mais ce sont des criminels et ils me font perdre la tête. Ce sont des sacrilèges : ils t’offensent et je ne puis le permettre.

– Ce sont des criminels, oui, et ils savent qu’ils le sont. 611.11 Regarde comme il y en a peu dans les rues et comme ils s’esquivent furtivement ! Leur forfait accompli, les criminels sont pris d’inquiétude. Les voir fuir ainsi, entrer dans les maisons, se barricader par peur, me fait horreur. Je les vois tous coupables du déicide. Regarde là, Marie, ce vieil homme. Il est déjà au bord de la fosse et pourtant, maintenant que la lumière de cette porte qui s’ouvre l’éclaire, il me semble l’avoir vu défiler pour accuser mon Jésus, là-haut, sur le Calvaire... Il l’appelait larron... Larron, mon Jésus !... Et ce jeune, à peine plus qu’un enfant, lui adressait des blasphèmes obscènes en invoquant son sang sur lui... Le malheureux !... Et cet homme ? Il est si musclé et si fort, se serait-il abstenu de le frapper ? Oh ! je ne veux pas voir ! Regardez : sur leurs visages se superpose le visage de leur âme et... et ils n’ont plus figure d’hommes, mais de démons... Ils se montraient bravaches contre l’homme lié, le Crucifié... Et maintenant ils fuient, ils se cachent, ils s’enferment. Ils ont peur. De qui ? D’un mort. Pour eux, ce n’est qu’un mort puisqu’ils nient qu’il soit Dieu. De quoi donc ont-ils peur ? A qui ferment-ils leurs portes ? Au remords, à la punition. C’est inutile : le remords est en vous et il vous poursuivra éternellement. La punition n’est pas humaine. Et contre elle les verrous et les bâtons, les portes et les barreaux ne servent à rien. Elle descend du Ciel, de Dieu, vengeur de son Imolé, elle pénètre au-delà des murs et des portes, et vous marque de sa flamme céleste, pour le châtement surnaturel qui vous attend. Le monde viendra au Christ, à Celui qui est le Fils de Dieu et le mien, il viendra à Celui que vous avez transpercé, mais vous, les Caïn d’un Dieu, vous serez marqués pour toujours comme l’opprobre de l’espèce humaine. Moi, qui suis née de vous, moi qui suis la Mère de tous, je dois dire que pour moi, votre fille, vous n’avez été que des parâtres. Dans la foule infinie de mes enfants, vous êtes ceux qui m’imposez le plus d’effort pour vous accueillir, car vous êtes souillés du crime envers mon enfant. Et vous ne vous en repentez pas en disant : “ Tu étais le Messie. Nous te reconnaissons et nous t’adorons. ”

Voici une autre ronde romaine. L'Amour n'est plus sur la terre. La Paix n'est plus dans le monde des hommes. Haine et guerre s'agitent comme ces torches fumeuses. Ceux qui dominent ont peur du déchaînement de la foule. Ils savent par expérience que, lorsque cette bête qui s'appelle homme a senti le goût du sang, elle devient avide de carnage... Mais ne les craignez pas. Ce ne sont pas de vrais lions ni de vraies panthères, ce sont des hyènes très lâches. Ils s'acharnent sur l'agneau sans défense, mais ils redoutent le lion armé de lances et son autorité. Ne craignez pas ces chacals rampants. Votre pas ferré les met en fuite et l'éclat de vos lances les rend plus doux que des lapins. 611.12 Ces lances ! L'une d'elles a ouvert le cœur de mon Fils ! Laquelle ? Leur vue est une flèche dans mon cœur... Et pourtant je voudrais les avoir toutes dans ces mains qui tremblent pour voir quelle est celle qui porte encore des traces de sang et dire : " C'est celle-là ! Donne-la-moi, soldat ! Donne-la à une mère en souvenir de ta mère lointaine, et je prierai pour elle et pour toi. " Aucun soldat ne me la refuserait, car ces hommes de guerre ont été les meilleurs devant l'agonie du Fils et de la Mère. Pourquoi n'y ai-je pas pensé, là-haut ? C'était comme si on m'avait frappé à la tête. Déjà, elle était abrutie par ces coups... Ah ! quels coups ! Qui me permet de ne plus les entendre ici, dans ma pauvre tête ? La lance... Comme je la voudrais !...

– Nous pouvons la chercher, Mère. Le centurion me paraît très bon avec nous. Je crois qu'il ne la refusera pas. J'irai demain.

– Oui, oui, Jean. Je suis pauvre, je n'ai que peu d'argent, mais je me dépouille jusqu'à mon dernier sou pour obtenir cette arme... Ah ! comment ai-je pu ne pas la demander ?

– Marie, ma chérie, aucun d'entre nous ne connaissait cette blessure... Quand tu l'as vue, les soldats étaient déjà loin.

– C'est vrai... Je suis abrutie par la douleur. Et les vêtements ? Je n'ai rien de lui ! Je donnerais mon sang pour les avoir... »

Marie verse de nouveau des larmes désolées.

611.13 Elle arrive ainsi dans la rue où se trouve le Cénacle. Il est temps, car elle est épuisée et se traîne vraiment comme une vieille femme. Et elle le dit.

« Courage ! Nous voilà arrivées

– Arrivées ? Le chemin qui, ce matin, m’a paru si long est donc si court ? Ce matin... était-ce ce matin ? Cela ne fait pas plus longtemps ? Que d’heures, que de siècles sont passés depuis que je suis entrée hier soir ici et depuis que j’en suis sortie ce matin ? Est-ce vraiment moi, une Mère de cinquante ans, ou bien une centenaire, une femme d’il y a longtemps, croulant sous les siècles qui pèsent sur mes épaules courbées et sur ma tête chenue ? Il me semble avoir vécu toute la douleur du monde. Cette croix est immatérielle, mais combien lourde ! Elle est de pierre. Peut-être encore plus lourde que celle de mon Jésus. Car je porte la mienne et la sienne avec le souvenir de sa torture et la réalité de la mienne. Entrons, puisqu’il le faut. Mais ce n’est pas un réconfort, c’est un accroissement de douleur. C’est par cette porte qu’est entré mon Fils pour son dernier repas. C’est par elle qu’il est sorti pour aller à la rencontre de la mort. Et il a dû mettre son pied là où le traître avait posé le sien, en sortant pour appeler ceux qui devaient s’emparer de l’Innocent. C’est contre cette porte que j’ai vu Judas... Oui, j’ai vu Judas ! Et je ne l’ai pas maudit. Je lui ai parlé au contraire comme une mère déchirée, déchirée pour son Fils bon et pour ce fils mauvais ... J’ai vu Judas ! C’est le Démon que j’ai vu en lui ! Moi, qui ai toujours tenu Lucifer sous mon talon et, ne considérant que Dieu, n’ai jamais posé les yeux sur Satan, j’ai connu son visage en regardant le traître. J’ai parlé avec le Démon... Et il s’est enfui, car il ne supporte pas ma voix. L’aura-t-il quitté maintenant ? Je pourrais ainsi parler à ce mort et moi, qui suis mère, le concevoir à nouveau avec le sang d’un Dieu, pour l’enfanter à la grâce ? Jean, jure-moi que tu le rechercheras et que tu ne te montreras pas cruel envers lui. Je ne le suis pas, moi qui pourtant en aurais le droit... Oh ! Laissez-moi entrer dans cette pièce où mon Jésus a pris son dernier repas, là où la voix de mon enfant a prononcé en paix ses dernières paroles !

– Oui, nous le trouverons. Mais maintenant, regarde, viens ici, là où nous étions hier. Repose-toi. 611.14 Salue Joseph et Nicodème qui se retirent.

– Je les salue, oui. Oh ! je les salue, je les remercie, je les bénis !

– Mais viens, viens. Tu vas le faire à loisir.

– Non. Ici. Joseph... Ah ! je n’ai connu personne de ce nom qui ne m’aime pas... »

Marie, femme d’Alphée, éclate en sanglots.

« Ne pleure pas... Même ton Joseph... C’était par amour que ton fils se trompait. Il voulait me donner la paix humainement... Mais aujourd’hui... tu l’as

vu... tous les Joseph sont bons avec Marie... Joseph, je te remercie, et toi aussi, Nicodème... Mon cœur se prosterne sous vos pieds fatigués à cause de tant de chemin fait pour lui... pour les derniers honneurs qui lui ont été rendus... Je n'ai que mon cœur à vous donner... et je vous le donne, amis loyaux de mon Fils... et... et pardonnez les paroles qu'une mère transpercée vous a dites au tombeau...

– Toi qui es sainte, c'est à toi de pardonner ! dit Nicodème.

– Sois bonne maintenant. Repose dans ta foi. Nous viendrons demain, ajoute Joseph.

– Oui, nous viendrons. Nous sommes à tes ordres.

– C'est le sabbat demain, objecte la gardienne de la maison.

– Le sabbat est mort. Nous viendrons. Adieu. Que le Seigneur soit avec nous. »

Et ils s'en vont.

611.15 « Viens, Marie.

– Oui, Mère, viens.

– Non. Ouvrez. Vous m'avez promis de le faire après les salutations. Ouvrez cette porte ! Vous ne pouvez la fermer à une mère, à une mère qui cherche à respirer dans l'air l'odeur du souffle, du corps de son enfant. Ne savez-vous pas que ce souffle et ce corps, c'est moi qui les lui ai donnés ? Moi, moi qui l'ai porté neuf mois, qui l'ai enfanté, allaité, élevé, soigné ? Ce souffle est mien ! Cette odeur de chair est mienne ! C'est la mienne, rendue plus belle chez mon Jésus. Laissez-moi la sentir une fois encore.

– Mais oui, ma chérie, demain. Aujourd'hui, tu es exténuée. Tu es brûlante de fièvre. Tu ne peux pas. Tu es malade.

– Oui, malade. Mais c'est parce que j'ai dans les yeux la vue de son sang et dans le nez l'odeur de son corps couvert de plaies. Que je voie la table où il s'est appuyé vivant et en bonne santé, que je sente le parfum de son corps juvénile. Ouvrez ! Ne me l'ensevelissez pas une troisième fois ! Déjà, vous me l'avez caché sous les aromates et les bandes, puis vous me l'avez enfermé

sous la pierre. Maintenant pourquoi, pourquoi refuser à une Mère de retrouver son dernier vestige dans le souffle qu'il a laissé derrière cette porte ? Laissez-moi entrer. Je chercherai par terre, sur la table, sur son siège, les traces de ses pieds, de ses mains. Et je les baiserais, je les baiserais jusqu'à me consumer les lèvres. Je chercherai... je chercherai... Peut-être trouverai-je un cheveu de sa tête blonde, un cheveu qui ne soit pas couvert de sang. Savez-vous donc ce qu'est le cheveu d'un fils pour sa maman ? Toi, Marie, femme de Clopas, et toi, Salomé, vous êtes mères. Et vous ne comprenez pas ? Jean ? Jean ? Ecoute-moi. Je suis ta Mère : c'est Jésus qui m'a rendue telle. Lui ! Tu me dois obéissance. Ouvre ! Je t'aime, Jean. Je t'ai toujours aimé parce que tu l'aimais. Je t'aimerai plus encore. Mais, ouvre. Ouvre, te dis-je ! Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ? Ah ! je n'ai donc plus de fils ? Jésus ne me refusait jamais rien, parce qu'il était mon fils. Tu refuses. Tu ne l'es pas. Tu ne comprends pas ma douleur... Oh ! Jean, pardon... pardon... Ouvre... Ne pleure pas... Ouvre... Oh ! Jésus!... Jésus!... Ecoute-moi... Que ton esprit opère un miracle ! Ouvre à ta pauvre Maman cette porte que personne ne veut ouvrir ! Jésus ! Jésus ! »

Marie serre les poings et frappe la porte bien close. Son déchirement est au paroxysme. Elle finit par pâlir en murmurant :

« Oh ! mon Jésus ! Je viens ! Je viens ! »

Elle se renverse sans force dans les bras des femmes qui pleurent. Elles la soutiennent pour l'empêcher de tomber au pied de cette porte, et la transportent ainsi dans la pièce en face.

## **EMV 612 – La lamentation de la Vierge**

612.7 « Jésus ! Jésus ! Où es-tu ? M'entends-tu encore ? Entends-tu ta pauvre Maman qui crie, en ce moment, ton nom saint et béni, après l'avoir gardé dans son cœur pendant tant d'heures ? Ton saint nom, qui a été mon amour, l'amour de mes lèvres qui goûtaient une saveur de miel en disant ton nom, de mes lèvres qui maintenant, au contraire, semblent en le disant boire l'amertume restée sur tes lèvres, l'amertume de l'atroce mixture... Ton nom, amour de mon cœur qui se gonflait de joie quand il le prononçait, comme il s'était dilaté pour transvaser son sang, t'accueillir et t'en revêtir quand tu es descendu du Ciel vers moi, si petit, si minuscule, que tu aurais pu tenir dans le calice de la menthe sauvage, toi qui es si grand, toi, le Puissant anéanti dans un germe d'homme pour le salut du monde. Ton nom, douleur de mon cœur, maintenant qu'il est arraché aux caresses de ta Maman pour te jeter dans les bras des bourreaux qui t'ont torturé jusqu'à te faire mourir !

J'ai le cœur brisé par ce nom que j'ai dû renfermer pendant tant d'heures et dont le cri augmentait à mesure que croissait ta douleur, jusqu'à l'abattre, comme s'il était foulé par le pied d'un géant. Oui, ma douleur est gigantesque, elle m'écrase, elle me broie et il n'est rien qui puisse la soulager. A qui dire ton nom ? Rien ne répond à mon cri. Même si je hurlais jusqu'à fendre la pierre qui ferme ton tombeau, tu ne l'entendrais pas, puisque tu es mort. Tu n'entends plus ta Maman !

612.8 Que de fois ne t'ai-je pas appelé, pendant ces trente-quatre ans, ô mon Fils ! Du moment où j'ai su que je devais être Mère, et que mon enfant s'appellerait " Jésus ! ". Tu n'étais pas encore né que moi, en caressant le sein où tu grandissais, je t'appelais doucement : " Jésus ! " et il me semblait que tu remuais pour me répondre : " Maman ! "

Je te donnais déjà une voix, je la rêvais déjà. Je l'entendais avant même qu'elle n'existe. Et quand je l'ai entendue, faible comme celle d'un agneau qui vient de naître, qui tremblait dans la nuit froide pendant laquelle tu es né, j'ai connu l'abîme de la joie... et je croyais avoir connu l'abîme de la douleur parce que c'étaient les pleurs de mon Enfant qui avait froid, qui était mal à l'aise, qui versait ses premières larmes de Rédempteur. Or je n'avais pas de feu ni de berceau, et je ne pouvais souffrir à ta place, Jésus. Je n'avais que mon sein comme feu et oreiller, et mon amour pour t'adorer, mon saint Fils.

Je croyais avoir connu l'abîme de la douleur... ce n'en était que l'aube. Maintenant, c'en est le midi. Ce n'en était que l'amorce, maintenant c'en est le fond. C'est l'abîme que je touche maintenant, après y être descendue au cours de ces trente-quatre années, bousculée par tant d'aléas et prostrée, aujourd'hui, sur le fond horrible de ta croix.

Quand tu étais petit, je te berçais en chantonnant : " Jésus ! Jésus ! " Quelle harmonie plus sainte et plus belle que ce nom qui fait sourire les anges au Ciel ? Pour moi, il était plus beau que le chant, si doux, des anges dans la nuit de ta naissance. J'y voyais le Ciel, c'était le Ciel entier que je contemplais à travers ce nom. Et maintenant, en te le disant, à toi qui es mort et qui ne m'entends pas, et ne me réponds pas, comme si tu n'avais jamais existé, je vois l'Enfer, tout l'Enfer. Voilà : je comprends maintenant ce que veut dire être damné. C'est ne plus pouvoir dire : " Jésus ! " Quelle horreur !

612.9 Combien de temps durera cet enfer pour ta Maman ? Tu as dit : " En trois jours, je reconstruirai ce Temple. " Je me répète cette parole toute la

journee, pour ne pas tomber morte, pour être prête à te saluer à ton retour, et te servir encore... Mais comment pourrai-je te savoir mort, pendant trois jours ? Trois jours dans la mort, toi, toi, ma vie ?

Mais comment, toi qui sais tout, puisque tu es la Sagesse infinie, ne connais-tu pas la douleur de ta Maman ? Ne peux-tu te l'imaginer en te rappelant ce moment où je t'ai perdu à Jérusalem et où tu m'as vue fendre la foule autour de toi, avec le visage d'un naufragé qui atteint le rivage après une longue lutte contre l'eau et la mort, avec le visage d'une femme qui sort d'une torture, épuisée, ayant perdu son sang, vieillie, brisée ? Et encore, je pouvais penser que tu étais seulement perdu, je pouvais avoir cette illusion. Mais pas aujourd'hui. Je sais bien que tu es mort. L'illusion n'est pas possible. Je t'ai vu être tué. Même si la douleur me le faisait oublier, voici ton sang sur mon voile, qui me crie : " Il est mort ! Il n'a plus de sang ! Celui-ci est le dernier sorti de son cœur ! " De son cœur ! du cœur de mon Enfant, de mon Fils ! de mon Jésus ! Mon Dieu ! Dieu de pitié, ne me fais pas souvenir qu'on lui a ouvert le cœur...

612.10 Jésus, je ne puis rester seule ici pendant que tu es seul là-bas. Moi qui n'ai jamais aimé les chemins du monde et les foules, et tu le sais, depuis que tu as quitté Nazareth, je t'ai suivi de plus en plus, pour ne pas vivre loin de toi. Cela m'aurait été impossible. J'ai affronté la curiosité et le mépris, je ne compte pas ma fatigue parce qu'elle disparaissait quand je te voyais, pour vivre là où tu étais. Et maintenant, je suis ici seule, et tu es là-bas seul. Pourquoi ne m'ont-ils pas laissée dans ton tombeau ? Je me serais assise auprès de ton lit glacé, en tenant une de tes mains dans les miennes, pour te faire sentir que j'étais à côté de toi... Non, pour sentir que tu étais à côté de moi. Tu ne sens plus rien. Tu es mort !

Que de nuits j'ai passées près de ton berceau, à prier, à aimer, à me délecter de toi... Veux-tu que je te dise comment tu dormais, tes petits poings serrés comme deux boutons de fleur contre ton petit visage saint ? Veux-tu que je te dise comment tu souriais dans ton sommeil et comment, en te rappelant certainement le lait de la Maman, tu faisais le geste de sucer ? Veux-tu que je te dise comment tu t'éveillais, comment tu ouvrais tes petits yeux, comment tu riais en me voyant penchée sur ton visage et comment tu tendais joyeusement tes menottes, impatient que je te prenne, et comment, avec un petit cri doux comme le trille d'une fauvette, tu réclamais ta nourriture ? Ah ! que j'étais heureuse lorsque tu t'attachais à mon sein et que je sentais la tiédeur lisse de tes joues, les caresses de tes menottes sur ma poitrine !

Tu ne savais pas rester seul sans ta Maman. Et maintenant, te voilà seul ! Pardonne-moi, mon Fils, de t'avoir laissé seul, de ne m'être pas révoltée pour la première fois de ma vie et d'avoir voulu rester là. C'était ma place. Je me serais sentie moins désolée si j'avais été près de ton lit funèbre, pour arranger les langes comme autrefois et les changer... Même si tu n'avais pu me sourire et me parler, il m'aurait semblé t'avoir, de nouveau, comme quand tu étais petit. Je t'aurais accueilli sur mon cœur pour ne pas te faire sentir la froideur de la pierre, la dureté du marbre. Ne t'ai-je pas tenu aujourd'hui même ? Le sein d'une mère est toujours capable d'accueillir son fils, même s'il est adulte. Un fils est toujours un enfant pour sa maman, même s'il est déposé de la croix, couvert de plaies et de blessures.

612.11 Que de blessures ! Que de douleur ! Ah ! mon Jésus, mon Jésus si durement blessé ! Blessé de cette manière ! Tué de cette manière ! Non, non, Seigneur, non ! Ce ne peut être vrai ! Je suis folle ! Jésus mort ? Je délire. Jésus ne peut mourir ! Souffrir, oui. Mourir, non. Il est la Vie ! Il est le Fils de Dieu. Il est Dieu. Dieu ne meurt pas.

Il ne meurt pas ? Et alors pourquoi s'est-il appelé " Jésus " ? Que veut dire " Jésus " ? Cela veut dire... oh ! cela veut dire : " Sauveur " ! Il est mort ! Il est mort parce qu'il est le Sauveur. Il a dû sauver tous les hommes, en se perdant lui-même... Je ne délire pas, non. Je ne suis pas folle. Non. Si je l'étais, je souffrirais moins ! Il est mort. Voici son sang. Voici sa couronne. Voici les trois clous : c'est avec ceux-ci qu'ils l'ont transpercé !

Hommes, regardez avec quoi vous avez transpercé Dieu, mon Fils ! Or je dois vous pardonner et je dois vous aimer... Parce que lui, il vous a pardonné, et parce qu'il m'a dit de vous aimer ! Il m'a fait votre Mère, Mère des assassins de mon Enfant ! Ce fut l'une de ses dernières paroles, alors qu'il luttait contre le rôle de l'agonie... " Mère, voici ton fils... tes fils. " Même si je n'avais pas été Celle qui obéit, j'aurais dû obéir aujourd'hui, car c'était le commandement d'un mourant.

Alors voici, Jésus, je pardonne, je les aime. Ah ! mon cœur se brise dans ce pardon, dans cet amour ! Entends-tu que je leur pardonne et les aime ? Je prie pour eux. Voilà : je prie pour eux... Je ferme les yeux pour ne pas voir ces objets de ta torture, pour être capable de leur pardonner, de les aimer, de prier pour eux. Chaque clou sert à crucifier toute volonté de ma part de ne pas pardonner, de ne pas aimer, de ne pas prier pour tes bourreaux.

612.12 Je dois, je veux penser que je suis près de ton berceau. A cette époque, je priais aussi pour les hommes, mais alors c'était facile. Tu étais vivant et moi, même si je jugeais les hommes cruels, je n'arrivais jamais à penser qu'ils puissent l'être autant à ton égard, alors que tu les avais comblés outre mesure de bienfaits. Je priais, convaincue que ta Parole allait les rendre bons. Je leur disais dans mon cœur, en les regardant : " Vous êtes maintenant mauvais et malades, mes frères. Mais d'ici peu il parlera, d'ici peu il vaincra en vous Satan, il vous donnera la vie perdue ! " La vie perdue ! C'est toi, toi, toi qui l'as perdue, la vie, pour eux. Mon Jésus !

Si, quand tu étais dans les langes, j'avais pu voir l'horreur de ce jour, mon doux lait se serait changé en poison sous l'effet de la douleur ! Siméon l'a annoncé : " Une épée te transpercera le cœur. " Une épée ? Une forêt d'épées ! Combien de blessures ils t'ont faites, mon Fils ? Combien de gémissements tu as poussés ? Combien de spasmes ? Combien de gouttes de sang tu as versées ? Eh bien ! chacune est une épée pour moi. Je suis une forêt d'épées. En toi, il n'en est pas une partie de ta peau qui ne soit une plaie. En moi, il n'en est pas qui ne soit transpercée. Elles transpercent mes chairs et me pénètrent dans le cœur.

612.13 Quand j'attendais ta naissance, je te préparais les langes et les linges en filant le plus beau lin de la terre. Je n'ai pas regardé au prix pour posséder l'étoffe la plus lisse. Comme tu étais beau dans les langes de ta Maman ! Tous me félicitaient : " Il est beau, ton enfant, Femme ! " Tu étais beau ! Ton petit visage rose ressortait sur la blancheur du lin. Tu avais deux yeux plus bleus que le ciel, et ta petite tête semblait entourée d'un nuage d'or tant tes cheveux étaient blonds et soyeux. Ils sentaient la fleur d'amandier à peine ouverte. On croyait que je te parfumais. Non, mon trésor n'avait que le parfum des langes lavés par sa Maman, réchauffés, baisés par son cœur et par ses lèvres. Je n'étais jamais lasse de travailler pour toi.

Et maintenant ? Je n'ai plus rien à faire pour toi. Voici trois ans que tu avais quitté la maison, mais tu étais encore le but de mes journées. Penser à toi, à tes vêtements, à ta nourriture : pétrir la farine et en faire du pain, soigner les abeilles pour t'en donner le miel, veiller sur les arbres pour qu'ils produisent des fruits pour toi. Comme tu aimais ce que ta Maman t'apportait ! Aucun mets de table riche, aucun vêtement d'étoffe précieuse n'égalaient à tes yeux ces tissus cousus, soignés, préparés par les mains de ta Maman. Quand j'allais te voir, tu regardais tout de suite mes mains, comme quand tu étais tout petit et que Joseph et moi, nous te présentions nos pauvres dons pour te faire sentir que tu étais notre Roi. Tu n'as jamais été gourmand, mon Enfant, mais c'était

l'amour que tu cherchais, c'était cela ta nourriture et tu le trouvais dans nos soins. Maintenant aussi, c'était ce que tu trouvais, ce que tu cherchais, mon pauvre Fils, si peu aimé du monde !

Maintenant, plus rien. Tout est accompli. Ta Maman ne fera plus rien pour toi. Tu n'as plus besoin de rien... Maintenant, tu es seul... Et moi aussi, je suis seule... Oh ! heureux Joseph, qui n'a pas vu ce jour. Si moi aussi je n'avais plus été là ! Mais alors tu n'aurais pas eu même ce réconfort de voir ta pauvre Maman. Tu aurais été seul sur la croix, comme tu es seul dans le tombeau, seul avec tes blessures.

612.14 Oh Dieu ! Dieu, que de blessures a ton Fils, mon Fils ! Comment ai-je pu les voir sans mourir, moi qui m'évanouissais quand tout petit tu te faisais mal ?

Une fois, tu es tombé dans le jardin de Nazareth et tu t'es blessé le front : cela t'a valu quelques gouttes de sang. Mais moi, qui m'étais sentie mourir en voyant des gouttes de ton sang à la circoncision — Joseph dut même me soutenir, car je tremblais comme un mourant —, il me semblait que cette blessure minuscule devait te tuer, et c'est plus avec mes larmes qu'avec de l'eau et de l'huile que je l'ai soignée ; je me suis rassurée seulement lorsque le sang s'est arrêté de couler. Une autre fois, tu apprenais à travailler, et tu t'es blessé avec la scie. Une petite blessure. Mais c'était comme si la scie m'avait coupée en deux. Je n'ai eu de repos que lorsque, six jours après, j'ai vu ta main guérie.

Et maintenant ? Et maintenant ? Maintenant tu as les mains, les pieds, le côté ouverts, maintenant ta chair tombe en lambeaux et ton visage est couvert de contusions. Ce visage que je n'osais effleurer d'un baiser... Ton front et ta nuque sont couverts de plaies et personne ne t'a donné de remède et de réconfort.

612.15 Regarde mon cœur, ô Dieu qui m'as frappée dans mon Enfant ! Regarde-le ! N'est-il pas couvert de plaies comme le corps de Celui qui es mon Fils et le tien ? Les coups de fouets sont tombés sur moi comme une grêle pendant qu'on le frappait. Qu'est la distance pour l'amour ? J'ai souffert les tortures de mon Fils ! Que ne les ai-je souffertes moi seule ! Que n'ai-je été, moi, sur la pierre du tombeau ! Regarde-moi, ô Dieu ! Mon cœur ne suinte-t-il pas le sang ? Voici le cercle des épines, je le sens. C'est une bande qui me serre et me transperce. Voici le trou des clous : trois stylets plantés dans mon cœur.

Oh ! Ces coups ! Ces coups ! Comment le Ciel ne s'est-il pas écroulé sous ces coups sacrilèges dans la chair de Dieu ? Et ne pas pouvoir crier ! Ne pas pouvoir m'élancer pour arracher l'arme des mains des assassins et en faire une défense pour mon Enfant mourant. Mais devoir les entendre, entendre et ne rien faire ! Un coup sur le clou, et le clou entre dans les chairs vivantes. Un autre coup, et il entre encore davantage. Un autre et un autre encore, et les os, les nerfs se brisent, et voilà transpercée la chair de mon Enfant et le cœur de sa Maman.

Et quand ils t'ont élevé sur la croix ? Combien tu dois avoir souffert, mon saint Fils ! Je vois encore ta main se déchirer dans la secousse de la chute. J'ai le cœur déchiré comme elle. Je suis contusionnée, flagellée, frappée à coup de pique, battue, transpercée comme toi. Je n'étais pas avec toi sur la croix, mais regarde-la, ta Maman ! Est-elle différente de toi ? Non. Il n'y a pas de différence de martyre. D'ailleurs, si le tien est fini, le mien dure encore. Tu n'entends plus les accusations mensongères, moi je les entends. Tu n'entends plus les blasphèmes horribles, moi je les entends encore. Tu ne sens plus la morsure des épines et des clous, ni la soif et la fièvre. Je suis pleine de pointes de feu, il en est comme si je mourais brûlée et délirante.

612.16 Si du moins ils m'avaient laissée te donner une goutte d'eau ! Ou mes larmes, si la férocité des hommes refusait au Créateur l'eau créée par lui. Je t'ai donné beaucoup de lait, parce que nous étions pauvres, mon Fils ; dans notre fuite en Egypte nous avons tout perdu, et nous avons dû nous refaire un toit, des meubles, sans compter les vêtements et la nourriture, et nous ne savions pas combien de temps l'exil allait durer, ni ce que nous allions trouver à notre retour au pays. Je t'ai donné du lait au-delà du temps habituel pour que tu ne sentes pas le manque de nourriture. Jusqu'au moment où nous eûmes une petite chèvre, c'est moi qui ai joué ce rôle, enfant de ta Maman. Tu avais déjà des dents et tu mordais... Oh ! quelle joie de te voir rire dans tes jeux d'enfant !...

Tu voulais marcher. Tu étais fort et en pleine santé. Moi, je te soutenais pendant des heures et des heures, et je ne sentais pas se briser mes reins à rester penchée sur toi, qui faisais tes petits pas et répétais à chacun : " Maman ! ", " Maman ! " Oh ! quel bonheur pour moi de t'entendre chanter ce nom !

Tu le disais aussi aujourd'hui : " Maman, Maman ! " Mais ta Maman ne pouvait que te regarder mourir. Je ne pouvais même pas caresser tes pieds ! Tes pieds ? Ah ! même s'ils avaient été à portée de main, je n'aurais pu les

toucher pour ne pas accroître ton tourment. Comme tes pauvres pieds devaient souffrir, mon Jésus ! Si j'avais pu monter jusqu'à toi, et me mettre entre le bois et ton corps, et t'empêcher de heurter contre le bois dans les convulsions de l'agonie ! J'entends encore ta tête frapper le bois dans les derniers sursauts. Et ce bruit, ce bruit me rend folle. C'est comme si j'avais un marteau dans la tête...

Reviens, reviens, mon cher Fils, mon Fils adoré, mon Fils saint ! Je meurs. Je ne puis me faire à cette désolation qu'est la mienne. Montre-moi de nouveau ton visage. Appelle-moi encore. Je ne puis penser que tu es sans voix, sans regard, simple dépouille froide et sans vie !

Oh ! Père, viens à mon secours. Jésus ne m'entend pas ! La Passion n'est-elle pas finie ? Tout n'est-il pas accompli ? Ces clous, ces épines, ce sang, ces larmes ne suffisent-ils pas ? Faut-il encore autre chose pour guérir l'homme ?

612.17 Père, je te cite les instruments de sa douleur et mes larmes. Mais ceci est ce qu'il y a de moindre. Ce qui l'a fait mourir dans une angoisse surhumaine, a été ton abandon. Ce qui me fait crier, c'est ton abandon. Je ne t'entends plus. Où es-tu, Père saint ? J'étais " pleine de grâce ". L'Ange l'a dit : " Salut, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre toutes les femmes. "

Non, ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Me voilà traitée comme si j'étais maudite par toi à cause de mon péché. Tu n'es plus avec moi. La grâce s'est retirée, comme si j'étais une seconde Eve pécheresse. Mais moi, je te suis toujours restée fidèle. En quoi t'ai-je déplu ? Tu as fait de moi ce qui t'a semblé bon et je t'ai toujours dit : " Oui, Père, je suis prête. " Les anges peuvent-ils donc mentir ? Pourtant, Anne m'avait assuré que tu allais me donner ton ange à l'heure de la souffrance. Or je suis seule. Je ne trouve plus grâce à tes yeux, je ne t'ai plus en moi, toi qui es la Grâce. Je n'ai plus d'ange gardien. Les saints mentent-ils donc ? En quoi t'ai-je déplu, s'ils mentent et si j'ai mérité cette heure ?

Et Jésus ? Quel tort avait-il, ton Agneau pur et doux ? En quoi t'avons-nous offensé, pour que, en plus du martyre causé par les hommes, nous devons subir la torture incalculable de ton abandon ? Il était pour toi un Fils et il t'appelait de cette voix qui a fait frissonner la terre et se secouer dans un sanglot de pitié ! Comment as-tu pu le laisser seul au milieu de tels tourments ?

Pauvre cœur de Jésus qui t'aimait tant ! Où est la marque de la blessure de son cœur ? La voici. Regarde, Père, cette marque : c'est l'empreinte de ma main entrée dans la large blessure de la lance. Regarde... Les larmes, le baiser de sa Mère, qui a brûlé ses yeux et consumé ses lèvres en pleurant et en l'embrassant, ne l'effacent pas. Ce signe est un cri et un reproche à la fois. Plus encore que le sang d'Abel, ce signe crie vers toi depuis la terre. Or toi, qui as maudit Caïn et as exercé sur lui ta vengeance, tu n'es pas intervenu pour mon Abel, déjà saigné par ses Caïn, et tu as permis le dernier outrage ! Tu lui as broyé le cœur par ton abandon et tu as laissé un homme le mettre à nu, pour que je le voie et que j'en sois brisée. Mais peu importe ce que, moi, je ressens. C'est pour lui, pour lui, que je fais cette demande et que je t'appelle pour que tu répondes. Tu ne devais pas... Tu ne devais pas...

612.18 Oh ! Pardon, Père ! Pardon, Père saint ! Pardonne à une Mère qui pleure son enfant... Il est mort ! Il est mort, mon Fils, mort avec le cœur ouvert. Oh ! Père, Père, pitié ! Je t'aime ! Nous t'avons aimé et tu nous as tant aimés ! Comment as-tu permis que soit blessé le cœur de notre Fils ? Oh ! Père !... Pitié pour une pauvre femme. Je blasphème, Père. Je suis ta servante, ton rien, et voilà que j'ose te faire des reproches ! Pitié ! Tu as été bon. La blessure, l'unique blessure qui ne lui a pas fait mal, c'est celle-là. Ton abandon a servi à le faire mourir avant le coucher du soleil, pour lui éviter d'autres tortures.

Tu as été bon. Tu fais tout par bonté. Nous sommes, nous, des créatures qui ne comprenons pas. Tu as été bon. Tu as été bon. Répète-le, mon âme, pour enlever la morsure de ta souffrance. Dieu est bon et il t'a toujours aimée, mon âme. Du berceau à cette heure-ci, il t'a toujours aimée. Il t'a donné toute la joie du temps. Toute. Il s'est donné lui-même. Il a été bon, bon, bon. Merci, Seigneur, sois béni pour ton infinie bonté !

Merci. Je te dis merci pour toi aussi, Jésus ! Moi seule l'ai sentie dans mon cœur quand j'ai vu le tien ouvert. Maintenant ta lance est dans le mien, et elle fouille et déchire. Mais c'est mieux ainsi. Tu ne la sens pas. Mais Jésus, pitié ! Donne-moi un signe de toi, une caresse, une parole pour ta pauvre Maman au cœur déchiré ! Un signe, un signe, Jésus, si tu veux me trouver vivante à ton retour. »

## EMV 613 – Jésus commente la douleur de la Vierge

Ah ! le sort de victime est bien sévère ! Mais bienheureux celui qui le choisit.

613.9 Voilà ce que ton Jésus a subi dans son corps innocent. Et je ne te parle pas du déchirement que mon affection pour ma Mère me causait, surtout à la vue de sa douleur. Cette douleur était nécessaire, mais ce fut mon plus cruel tourment. Seul le Père sait ce que son Verbe a enduré spirituellement, moralement, physiquement. La présence de ma Mère elle-même me fut une torture, même si elle est ce qui répondait le mieux au désir de mon cœur d'avoir ce réconfort dans l'infinie solitude qui n'entourait — solitude qui venait de Dieu et des hommes.

Ma Mère devait être présente, telle un ange de chair, pour empêcher le désespoir de m'assaillir comme l'ange spirituel l'avait contrecarré à Gethsémani ; elle devait être présente pour recevoir l'investiture de Mère du genre humain. Mais la voir mourir à chacun de mes frémissements fut ma plus grande souffrance. Rien ne saurait lui être comparé, pas même la trahison, pas même la conscience que mon sacrifice serait inutile pour tant de personnes, alors que ces deux douleurs m'avaient paru terribles au point de me faire suer du sang quelques heures plus tôt.

613.10 Mais tu as vu comme Marie s'est montrée grande dans un tel moment. Son déchirement ne l'a pas empêchée d'être bien plus forte que Judith. Celle-ci a tué. Marie a été tuée à travers son Enfant. Elle n'a pas murmuré, elle n'a pas eu de haine. Elle a prié, aimé, obéi. Elle est toujours restée mère, au point de penser, au milieu de toutes ces tortures, que son Jésus avait besoin de son voile virginal sur sa chair innocente pour défendre sa pudeur. Elle a su en même temps être la Fille du Père des Cieux et obéir à sa terrible volonté de cette heure-là. Elle n'a pas lancé d'imprécations contre Dieu ou contre les hommes. Elle a dit " Fiat " à Dieu et pardonné aux hommes.

Même ensuite, tu l'as entendue dire : " Père, je t'aime et tu nous as aimés " ! Elle se rappelle que Dieu l'a aimée, elle le proclame et lui renouvelle son acte d'amour. A ce moment-là ! Après que le Père l'a transpercée et privée de sa raison d'être ! Elle l'aime. Elle ne dit pas : " Je ne t'aime plus, parce que tu m'as fais du mal. " Elle l'aime et ne s'arrête pas à sa propre douleur, mais à celle que subit son Fils. C'est de celle-ci qu'elle demande raison au Père, pas de sa souffrance personnelle. Elle demande raison au Père au nom de leur Fils.

613.11 Elle est bien l'Épouse de Dieu. Elle est bien celle qui a conçu conjointement avec le Père. Elle sait qu'aucun contact humain n'a engendré son Enfant, mais que seul le Feu descendu du Ciel a pénétré son sein immaculé et y a déposé le Germe divin, la chair de l'Homme-Dieu, du Dieu-Homme, du Rédempteur du monde. Et parce qu'elle en est consciente, c'est en tant qu'Épouse et Mère qu'elle demande raison de cette blessure. Les autres devaient être faites. Mais celle-là, quand tout était déjà accompli, pourquoi ?

Pauvre Maman ! Il y avait bien une raison, que ta douleur ne t'a pas permis de lire sur ma blessure : il fallait que les hommes puissent voir le cœur de Dieu. Toi, tu l'as vu, Maria. Ne l'oublie jamais.

Cependant, même si Marie ne connaît pas les motifs surnaturels de cette blessure, elle pense aussitôt qu'elle ne m'a pas fait mal et elle bénit Dieu pour cela. Cela a beau la faire souffrir, elle, elle n'en a cure. Il lui suffit de savoir qu'elle ne m'a pas fait souffrir, moi, et elle y trouve l'occasion de bénir Dieu qui l'immole.

613.12 Elle se contente de demander un peu de réconfort pour ne pas mourir. Elle est nécessaire à l'Église naissante, dont elle vient d'être faite la Mère. L'Église, comme un nouveau-né, a besoin des soins et du lait d'une mère. Marie les apportera à l'Église en priant pour elle, en soutenant les apôtres, en leur parlant du Sauveur. Mais comment le pourrait-elle si elle mourait le soir même ? L'Église, qui n'a plus que quelques jours à rester sans son Chef, serait complètement orpheline si ma Mère aussi expirait. Et le sort des bébés orphelins est toujours précaire.

Dieu ne déçoit jamais une prière juste, et il réconforte ses enfants qui espèrent en lui. Marie trouve ce soutien grâce à Véronique. Ma pauvre Maman a imprimé dans ses yeux l'effigie de mon visage de défunt. Elle ne peut résister à cette vue. Ce n'est plus son Jésus, cet homme vieilli, boursoufflé, aux yeux fermés qui ne la regardent pas, cet homme à la bouche tordue qui ne parle ni ne sourit. Mais voilà sur le voile un visage qui est celui de Jésus vivant. Dououreux, blessé, mais encore vivant. Voilà ses yeux qui la regardent, sa bouche qui semble dire " Maman ", son sourire qui la salue encore.

Oh ! Maria, cherche ton Jésus dans ta douleur. Il viendra toujours et te regardera, t'appellera, te sourira. Nous partagerons la souffrance, mais nous serons unis !